



La jeune fille se pencha sur lui... (Page 702).

C. I.

LIVRAISON 89

Fritz von Stetten, qui faisait preuve d'une endurance vraiment extraordinaire, signa d'une main ferme les documents homologuant l'union civile et le mariage religieux, puis, épuisé par cet effort, il se laissa retomber sur ses oreillers.

C'était fait !.... Brigitte était maintenant la légitime épouse de Fritz von Stetten !

La malheureuse se sentait prise d'une sorte de vertige. La tête lui tournait et elle avait une envie folle de s'enfuir au loin, d'aller se réfugier dans un lieu solitaire et de pleurer pendant des heures pour se calmer les nerfs.

Mais hélas, son supplice n'était pas encore terminé !

A peine le prêtre et les fonctionnaires se furent-ils retirés que le blessé se dressa de nouveau sur son lit et fit signe à sa femme d'approcher.

Quand elle fut près de lui, il lui saisit le poignet et, le serrant avec une force inattendue de la part d'un agonisant, il gronda d'une voix caverneuse :

— Brigitte !.... Je te défends d'épouser un autre homme après que je serai mort, entends-tu ?.... Jure-moi que tu ne le feras pas !....

La pauvre Brigitte se trouva incapable de répondre. Un nœud lui serrait la gorge.

Fritz attendit quelques secondes, paraissant prendre un plaisir diabolique à la voir souffrir. Puis avec une obstination farouche, malgré qu'il fut visiblement arrivé à la dernière limite de ses forces, il insista :

— Jure-moi que tu me seras fidèle toute la vie !.... Jure le moi, autrement je te maudirai !

— Faites ce qu'il vous demande ! chuchotta une voix derrière Brigitte.

C'était celle de l'infirmière qui tenait avant tout à ce que le blessé se calme.

Mais la malheureuse demeurait incapable de prononcer une syllabe.

— Brigitte est à toi seul et elle sera toujours à toi, Fritz, dit Monsieur von Sheden.

— C'est elle qui doit répondre ! rugit le blessé sur un ton qui fit frémir tous les assistants, même l'infirmière qui devait pourtant avoir déjà assisté à bien des pénibles scènes. C'est elle qui doit répondre et non vous ! Je veux qu'elle jure.... Et malheur à elle si elle ne tient pas son serment !

Alors Brigitte s'imposa un effort surhumain et d'une voix tellement faible qu'il aurait été impossible de la percevoir si un profond silence n'avait régné dans la pièce, elle déclara.....

— Je le jure, Fritz..... Je jure de t'être fidèle jusqu'à la tombe.....

Puis elle chancela et tomba évanouie entre les bras de son père qui s'était avancé juste à temps pour la retenir.

Satisfait, Frédéric von Stetten s'était calmé comme par enchantement. Il avait fermé les yeux et un sourire semblable à un sourire d'extase transfigurait son visage auquel une pâleur verdâtre donnait un air réellement sinistre.





CHAPITRE CIV.

UNE DERNIERE TENTATIVE.

La situation dans laquelle se trouvait le colonel Esterhazy devenait de plus en plus critique. Entièrement démuní d'argent et criblé de dettes, il se voyait en outre perpétuellement harcelé par Amy Nabot qui disait avoir absolument besoin d'une forte somme et qui insistait pour que ce soit lui qui la lui procure.

C'était comme un démon qui le poursuivait et contre lequel il ne pouvait plus se défendre. Amy Nabot s'était mise à l'accabler de menaces et il se voyait déjà emprisonné à la place d'Alfred Dreyfus.

Il n'osait presque plus rester chez lui et passait son temps à errer par les rues, se retournant à chaque instant pour voir s'il n'était pas suivi.

A présent, il regrettait amèrement de s'être laissé entraîner à commettre les infâmies que sa conscience commençait à lui reprocher avec une insistance intolérable, mais il n'était déjà plus temps de sortir du marécage où il s'était embourbé.

Au fond, ce n'était qu'une question d'argent, mais où trouver la somme qui aurait pu le sauver ?

Tout le monde se détournait de lui et ceux qui lui avaient prêté de l'argent jusque-là ne voulaient plus rien

savoir, malgré les intérêts formidables qu'il promettait de leur servir.

La situation devenait absolument intenable... Il fallait à toute force trouver un moyen d'en sortir..... Mais quel moyen ?

Retourner à l'ambassade allemande ?..... Rien que la seule pensée de faire cela donnait au misérable des frissons d'épouvante. A plusieurs reprises, il avait déjà vendu à Schwartzkoppen des documents secrets de l'Etat-Major. Même avant que la disparition de ces documents ait été découverte, cela était déjà un jeu très dangereux ; mais qu'en dire maintenant que tout le service de contre-espionnage était sur les dents pour essayer de découvrir le coupable ?..... N'aurait-ce pas été une véritable folie que de recommencer en de telles circonstances ?

Esterhazy, qui avait mérité cent fois d'être jeté en prison jusqu'à la fin de ses jours, si ce n'est même d'être fusillé, se sentait défaillir d'épouvante à l'idée d'une intervention de la justice dans ses affaires.

Enfin après être demeuré longtemps plongé dans de profondes et sombres méditations à la terrasse d'un café où il avait consommé plusieurs absinthes afin de se donner du courage et de l'esprit d'initiative, il parut tout-à-coup sortir de sa morne torpeur.

— Oui ! murmura-t'il. C'est la meilleure chose à faire..... D'ailleurs, au point où en sont les choses, je n'ai pas le choix.....

Ce disant, il appela le garçon, régla ses consommations et s'éloigna.

Au coin de la première rue, il prit une voiture et se fit conduire à une adresse proche de la porte Dauphine.

Arrivé à destination, il sonna à la porte d'un élégant petit hôtel particulier.

Quelques secondes après, une servante vint lui ouvrir et le salua en l'appelant par son titre.

— Est-ce que ma femme est à la maison ? demanda le misérable.

— Oui, Monsieur le comte... Veuillez vous donner la peine d'entrer au salon... Je vais annoncer la visite de Monsieur le comte...

— Ce n'est pas nécessaire de m'annoncer, répondit le traître en pénétrant dans le vestibule. Est-ce que je ne suis pas chez moi ici ?

Ce disant, il se dirigea tout droit vers la porte qui était à l'autre extrémité du vestibule, frappa et entra sans attendre la réponse.

Un monsieur d'un certain âge qui se trouvait assis devant un bureau, en train d'écrire, se retourna avec un air étonné en entendant les pas du visiteur.

Ce monsieur était le propre beau-père d'Esterhazy.

L'on n'aurait assurément pas pu dire qu'il avait l'air très content de voir son gendre.

Mais le traître feignit de ne point s'apercevoir de ce manque d'enthousiasme pourtant évident.

— Bonjour, mon cher beau-père ! s'exclama-t-il, la main tendue en avant... Vous allez toujours bien ?... En tout cas, vous avez une mine superbe et vous ne paraîsez pas même votre âge !... Je me demande comment vous faites pour avoir une si admirable santé !... vraiment, je vous envie !

Et il continua de parler ainsi pendant plusieurs minutes, disant toutes espèce de choses sans queue ni tête, à seule fin d'étourdir le vieux monsieur par son verbiage et de l'empêcher de lui répondre avec sang-froid.

— Où est Clara ? demanda-t-il finalement. Il me semble bien avoir entendu sa voix au moment où je suis entré ici... Je voudrais lui dire quelque chose... Je suppose que je la trouverai dans sa chambre, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas que tu t'approches encore de ma fille ! répondit sèchement le vieux monsieur qui avait

parfaitement bien conservé son sang-froid malgré la charlatanesque manœuvre d'Esterhazy.

Ce dernier sursauta violemment et il lança à son beau-père un regard meurtrier, comme s'il avait voulu se jeter sur lui et l'étrangler.

Mais le vieillard ne se laissa point intimider et il soutint fermement le regard menaçant du traître.

Ce que voyant, ce dernier jugea préférable de changer de tactique.

— Quelle drôle de façon de me recevoir ! fit-il en affectant de sourire. Seriez-vous donc en colère contre moi ?

— Tu t'attendais sans doute à être reçu à bras ouverts ? répliqua le vieillard sur un ton d'amère raillerie. Tu t'imaginais que j'allais accourir à ta rencontre et te serrer sur mon cœur en poussant des clameurs d'allègresse ?

Esterhazy ferma à demi les yeux et riposta :

— Je m'attendais, en tout cas à être reçu avec politesse.

Un sourire de mépris se dessina sur les lèvres du vieillard.

— Ton opinion au sujet de ma façon de te recevoir peut être considérée comme négligeable, fit-il. Ce qui est plus important, c'est que je ne veux plus que tu vois ma fille.....

— Mais Clara n'est pas seulement votre fille ! s'écria le traître avec véhémence. Elle est aussi ma femme !

— Cela n'est malheureusement que trop vrai, et c'est précisément pour cette raison qu'il est indispensable que je la protège contre toi..... Tu ne lui a déjà fait que trop de mal !

Esterhazy haussa les épaules et rétorqua :

— Est-ce de ma faute si Clara est affligée d'une hypersensibilité telle qu'elle puisse trouver des raisons de

s'offenser là où il n'y en a point ?..... Etait-ce vraiment indispensable qu'elle me quitte pour revenir auprès de vous uniquement parce que nous avons eu quelques discussions comme ont tous les jeunes époux ?

— A quoi bon dire des choses pareilles ?..... Est-ce qu'une femme bien née et qui a la moindre parcelle d'amour propre peut tolérer de se voir supplanter par des aventurières ? Peut-elle supporter d'être constamment trompée par un mari indigne qui ne prend même pas la précaution de chercher à dissimuler son infâme conduite ?

— Quand nous nous sommes mariés, Clara savait parfaitement que je n'avais pas en moi l'étoffe d'un saint et que j'avais l'intention de jouir de la vie aussi intensément que possible.....

— Et c'est ça que tu appelles jouir de la vie ?... Fréquenter les lieux les plus louches, t'énivrer tous les soirs comme un portefaix et choisir tes compagnes parmi les plus méprisables créatures qu'il soit possible d'imaginer ?

— Vous exagérez, mon cher beau-père !..... Clara vous a raconté des histoires à dormir debout..... Laissez-moi aller lui parler et vous verrez que nous serons bientôt reconciliés.....

Le ton de sarcasme sur lequel Esterhazy avait prononcé ces dernières paroles acheva d'exaspérer le vieux monsieur qui ne fut plus capable de contenir plus longtemps sa fureur.

— Non ! s'écria-t'il, hors de lui. Tu ne verras pas Clara ! Une réconciliation entre elle et toi ne me paraît nullement désirable... Elle ne doit plus entrer en contact avec un bandit comme toi !

Une lueur de rage indicible s'alluma dans les yeux d'Esterhazy. Jamais encore son beau-père ne lui avait parlé de cette façon !

S'avancant de deux pas vers lui, il lui dit d'une voix

tremblante de colère :

— Ceci est une offense que ma dignité de gentil-homme ne me permet pas de tolérer..

— Il faudra bien que tu la tolères, pourtant, que ce soit de bon gré ou de mauvais !... Et maintenant, va-t'en... Je n'ai rien autre à te dire... Ne t'avise pas de revenir ici une autre fois, surtout !... Je ne veux plus te voir dans ma maison... Toutes les affaires qui restent encore à traiter entre nous, nous passerons par l'entremise de mon avocat...

Esterhazy était demeuré interdit, comme frappé de la foudre. Il regardait son beau-père avec un air presque'hébété, comme s'il n'avait pas bien compris ses paroles.

— Comment ? murmura-t-il enfin. Vous envisagez donc une séparation complète ?

— Evidemment !.. Est-ce que tu as pu t'attendre à autre chose après la façon dont tu t'es comporté envers ma fille ?

Le misérable était devenu très pâle. D'un geste machinal il tortillait les pointes de ses moustaches. Il n'avait réellement pas encore songé à l'éventualité d'une séparation complète entre Clara et lui !

Or, c'était précisément le fait qu'on le savait marié à la fille d'un homme possédant une fortune considérable qui lui avait permis de trouver le crédit dont il avait largement joui jusqu'à ces derniers temps...

Si la séparation entre son épouse et lui était confirmée par un jugement, il verrait sûrement ses créanciers se ruer chez lui comme des loups à la curée, et alors ce serait la débâcle complète !

Que faire ?... Que tenter pour échapper à ce danger imminent ?...

Il semblait bien qu'il ne restât qu'un seul moyen possible : s'humilier devant son beau-père et s'efforcer de l'attendrir.

— Je suppose qu'au fond, c'est vous qui avez rai-

son, fit-il d'une voix mielleuse. Je reconnais volontiers que je ne mérite pas une femme comme Clara..... Mais ne doit-on pas pardonner généreusement à tout pêcheur qui manifeste un sincère repentir ?.... Je vous assure que je regrette profondément ce qui est arrivé et que la vie est devenue horriblement triste pour moi depuis que je n'ai plus ma chère épouse auprès de moi.....

Le vieux monsieur se mit à rire.

— Est-ce que tu me crois vraiment assez naïf pour croire à ta sincérité ? demanda-t'il. Est-ce qu'il t'est arrivé une seule fois de faire honneur à tes promesses ?

— Clara doit me donner encore une chance !.... Il faut que pour cette fois encore, elle m'aide à me débarrasser de mes dettes.....

— Ah, ah ! c'est donc à ça que tu voulais en venir ! s'exclama le vieillard sur un ton sarcastique. J'aurais dû m'en douter depuis le commencement !..... J'aurais bien dû penser que tu ne te serais même pas donné la peine de traverser la rue pour venir voir ma fille si ce n'avait été dans l'espoir de nous extorquer encore de l'argent !.... Mais cette fois, tu as fait un mauvais calcul, mon bel ami !.... Tu peux être absolument certain de ce que je ne voudrais pas donner un centime pour te sauver de la potence !

— Il ne s'agit pas de la potence, mais si je ne paie pas mes dettes, il pourrait arriver que je sois rayé des cadres de l'armée, et cela ferait un scandale qui rejaillirait en partie sur vous.....

— Ce n'est pas mon avis..... Je ne vois pas du tout pourquoi on devrait me reprocher le fait que mon gendre est une canaille qui m'a escroqué une véritable fortune... Et si ça dépendait de moi, il y a longtemps que tu ne porterais plus l'uniforme !

— Est-ce que ceci est votre dernier mot ?

— Parfaitement... C'est mon dernier mot... Tu peux y en aller maintenant.....

Ces paroles avaient été prononcées sur un ton si énergique que le traître comprit qu'il aurait été inutile d'insister.

Reprenant l'air altier qui lui était habituel, il toisa son beau-père du haut de sa grandeur et, lui lançant un regard plein de haine, il lui dit :

— La responsabilité retombera sur vous !... La responsabilité de tout ce qui peut arriver !

Et il sortit précipitamment, claquant la porte derrière lui.

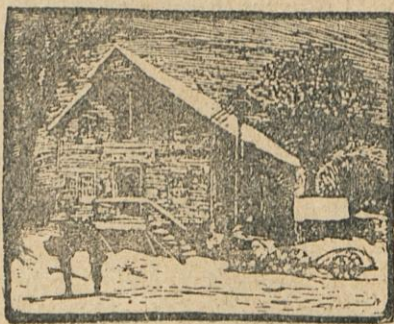
Mais quand il se trouva de nouveau dans la rue, à peine eut-il fait quelques pas qu'il se sentit pris d'un malaise et dut s'arrêter un moment.

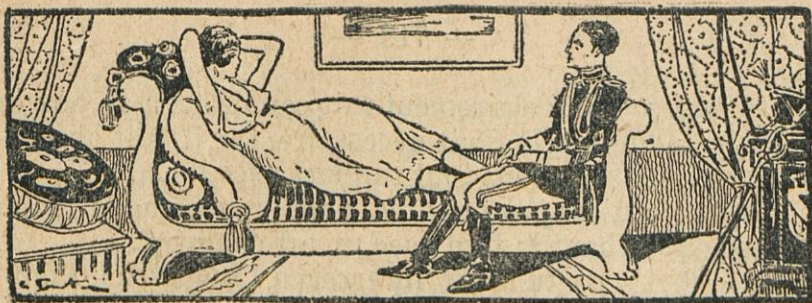
— Cette fois, se disait-il en portant une main à ses yeux, je suis définitivement perdu..... oui, je suis perdu...
A moins que.....

A moins qu'il ne réussisse encore une fois à voler des documents secrets de l'État-Major et à les vendre à Schwartzkoppen sans se faire prendre !

Cela était-il encore possible ?

Possible, oui, sans doute, mais tout juste possible et terriblement dangereux !





CHAPITRE CV.

EN AMOUR COMME A LA GUERRE

TOUT EST PERMIS.

Quelques secondes après que le colonel Esterhazy était sorti de la pièce où il avait eu avec son beau-père l'altercation que nous venons de rapporter, la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à une jeune femme de haute et majestueuse stature avec un visage aux traits parfaitement réguliers et dont une grande pâleur faisait ressortir l'expression à la fois pleine de mélancolie et de dignité.

C'était la comtesse Clara Esterhazy, la fille de l'industriel Donati, lequel était resté seul dans le salon.

— Mon Dieu, Clara ! s'exclama-t'il en voyant la jeune femme. Comme tu es pâle !... Aurais-tu donc écouté derrière la porte ?

— Oui, papa... Pardonne-moi, mais j'avais entendu la voix de Ferdinand et je voulais savoir pourquoi il était venu..... C'est pour cela que je suis restée dans la pièce à côté.....

— Tant mieux, répondit Hugo Donati en haussant les épaules. Comme ça, je n'aurai pas besoin de te mettre au courant de ce qui s'est passé entre lui et moi.....

Cette fois, je lui ai clairement fait comprendre ce que je pensais de lui et cela était nécessaire, car il faut absolument que nous cessions tout rapport avec lui.....

— Cela n'est pas possible, papa, remarqua la jeune femme en hochant la tête avec un air chagriné.

— Que veux-tu dire ? interrogea l'industriel. Pourquoi est-ce que ça ne serait pas possible ?

— Nous ne pouvons l'abandonner à son triste sort... Nous devons l'aider.....

Clara avait dit cela sur un ton calme et résolu qui fit une grande impression sur l'industriel.

Ce dernier parut quelque peu décontenancé et il murmura :

— L'aider ?..... Tu voudrais encore l'aider ?..... Mais il ne le mérite pas !

— Ça ne fait rien.... Il est évident qu'il doit se trouver dans une situation extrêmement critique, autrement il ne se serait certainement pas abaissé à venir te demander de l'argent..... On ne peut pas abandonner un homme auquel on est attaché par des liens de parenté et qui se trouve dans la misère.....

— Si je croyais réellement qu'il se trouve dans la misère répondit Hugo Donati, je n'hésiterais certainement pas à lui venir en aide, malgré le mépris qu'il m'inspire..... Mais ce n'est certainement pas le cas, parce que je sais qu'il continue à mener une vie de bâton de chaise et à boire beaucoup plus que de raison..... S'il a encore les moyens de faire cela, c'est qu'il n'est pas vraiment dans la misère.....

— Ne parle pas ainsi papa..... Pour un homme comme lui, c'est peut-être la misère que d'être privé d'un certain luxe..... Et qui sait s'il ne serait pas revenu dans le droit chemin si nous l'avions aidé plus tôt et d'une façon plus efficace..... Maintenant, je commence à regretter de ne pas être restée avec lui..... J'ai l'impression d'a-

voir manqué à mon devoir... J'aurais dû faire ce que font tant d'autres femmes et continuer de me dévouer pour lui malgré tout, afin de lui servir en quelque sorte de soutien..... Mais à un certain moment, j'ai senti le sol se dérober sous mes pieds et j'ai perdu courage..... J'en ai honte à présent et je crains d'être en partie responsable du dévergondage où il est tombé..... Il ne pouvait naturellement plus se plaindre chez lui après mon départ et c'est sans doute pour cela qu'il s'est laissé entraîner à fréquenter une mauvaise compagnie.....

Hugo Donati eut un sourire d'amertume.

— Ce que tu dis là est vraiment un comble, ma chère enfant ! fit-il. Je ne me serais certainement pas attendu à ce que tu t'accuse d'être responsable des canailleries de ce gredin !

— Je crois du moins qu'il ne serait jamais tombé aussi bas si je ne l'avais pas abandonné.....

— Mon Dieu !.... Comment peux-tu être aussi aveugle, ma pauvre enfant ?..... Ne comprends-tu donc pas encore qu'il n'y a absolument rien de bon dans cet homme et qu'il n'a d'autre idéal que la recherche des plus basses jouissances ?.... Souviens-toi de la façon dont il t'a trompée dès la première année de votre mariage !.... Est-ce qu'il a seulement jamais fait preuve de la moindre affection pour ses enfants ?

— Il mérite plus de pitié que de blâme, papa, car il n'a certainement jamais fait autant de mal à personne qu'il s'en fait à lui-même.....

— Tu en parles à ton aise !.... Est-ce que tu ne te rends donc pas compte que c'est tout juste s'il ne nous a pas complètement ruinés ?

— Tu exagères, papa.....

— Je n'exagère pas du tout et tu peux t'en rendre compte par toi-même si tu veux te donner la peine d'examiner mes livres de caisse... Si je ne t'ai pas dit cela plus tôt, c'est uniquement parce que je ne voulais pas blesser

tes sentiments, comprenant à quel point il est humiliant pour une femme d'avoir un mari qui vit aux crochets de son beau-père..... Crois-moi qui ai certainement plus d'expérience de la vie que toi, mon enfant, cet homme ne mérite aucune espèce de considération ni de sympathie... C'est pourquoi je suis absolument décidé à ne plus jamais déboursier un sou pour lui.....

— Est-ce que cela est ton dernier mot, papa ? demanda la comtesse en fixant sur son père un regard suppliant.

Hugo Donati ne se laissa pas émouvoir.

— Esterhazy ne se corrigera jamais, dit-il. Avec le caractère qu'il a, on pourrait lui donner des millions que cela n'aurait pas plus d'effet qu'une goutte d'eau dans la mer... Néanmoins, si tu sens que tu ne peux pas vivre sans cet homme, je ne peux pas t'empêcher de retourner auprès de lui, mais dans ce cas, je te prie de ne compter sur aucune aide financière de ma part.... Ce n'est pas par esprit de parti pris que je dis cela, mais parce que j'ai le devoir de protéger notre fortune.....

Et, sans attendre la réponse de sa fille, l'industriel sortit de la pièce.

La jeune femme demeura immobile au milieu du salon, les yeux remplis de larmes et le visage tourné vers la porte.

Elle se répétait dans son esprit les mots que son père venait de prononcer, cherchant à analyser ce que son cœur empêchait de comprendre.

Car elle avait passionnément aimé Esterhazy et, malgré tout, cet amour était encore loin d'être complètement éteint.

— Il faut que j'arrive à le revoir ! se dit-elle finalement. Je ne peux pas le laisser dans l'embarras... D'une façon ou d'une autre, il faudra bien que je trouve le moyen de lui procurer l'argent dont il a besoin.....



CHAPITRE CVI.

NOUVELLES ANXIETES

ET NOUVEAUX ESPOIRS

— Retournons à Paris Lucie ! dit Mathieu sur un ton décidé. Ici, nous ne pouvons rien faire de bon, tandis que là-bas nous pourrions encore tenter quelque chose pour éviter le pire.....

Lucie se laissa convaincre et elle retourna dans la capitale avec son beau-frère.....

Arrivés à destination il se séparèrent. Lucie se rendit immédiatement chez le colonel Picquart sur l'aide duquel elle n'avait pas cessé de compter. Cet officier était un des rares amis fidèles qui lui fussent restés et elle avait en lui une confiance aveugle.

Sachant qu'il avait perdu sa femme depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, elle lui fit ses condoléances d'une voix à demi étouffée d'émotion.

Comme c'est douloureux de nous retrouver en de semblables circonstances ! s'exclama-t'elle. C'est vraiment terrible !

— Hélas ! répondit le colonel, le destin n'épargne personne !..... Mon désespoir est immense, mais à quoi bon se plaindre ?

— En effet..... Je voudrais trouver les mots pour vous dire à quel point je prends part à votre chagrin, mais je ne m'en sens pas capable.....

— Mieux vaut n'en point parler.... Et que puis-je faire pour vous, Madame Dreyfus ?

— Hélas ! Je ne sais si vous pourrez faire quoi que ce soit, mais je veux cependant vous demander conseil.... Figurez-vous que, maintenant, on parle d'envoyer mon mari à l'île du Diable !.... On trouve sans doute que nous ne souffrons pas encore assez et l'on veut encore augmenter nos tourments !.... Je vous en supplie, colonel.... Donnez-moi un conseil..... Dites-moi ce qu'il faut faire !....

Picquart hocha la tête avec un air perplexe.

— Malheureusement, fit-il, — la tentative de fuite de votre mari a été considérée par ses ennemis comme une nouvelle preuve de sa culpabilité.... Il ne me serait certainement pas possible de les persuader du contraire !

Lucie se cacha le visage entre les mains et éclata en bruyants sanglots.

— Ah, cette maudite tentative de fuite ! s'écria-t'elle avec un indicible désespoir. Mais là dedans non plus Alfred n'a eu aucune responsabilité.....

J'en suis absolument convaincu, Madame, répondit le colonel cherchant à la consoler. D'ailleurs, si je m'étais trouvé à la place de votre mari, je ne me serais sans doute pas comporté autrement, car ce doit être vraiment atroce que de devoir rester entre les quatre murs d'une cellule sans air et sans lumière quand on n'a rien fait pour mériter un traitement aussi barbare... Je donnerais beaucoup pour pouvoir venir en aide à votre mari, mais malheureusement, cela ne me paraît pas être en mon pouvoir...

La malheureuse jeune femme laissa échapper un soupir de détresse.

— Ne pouvez-vous vraiment rien faire, colonel ?

gémît-elle. Pensez-y bien, je vous en supplie !

Picquart se leva et se mit à marcher à travers la pièce.

Il tenait ses mains derrière son dos, les épaules un peu courbées, la tête penchée en avant dans l'attitude d'un homme qui se torture le cerveau pour y trouver une idée.

Tout à coup, il s'arrêta devant Lucie et lui dit :

— Il y aurait peut-être encore un moyen...

— Lequel ?

— Prier Maître Demange de formuler un recours contre la décision du conseil suprême.

— Si vous croyez que cela pourrait servir à quelque chose, je vais y aller tout de suite...

— Oui... Allez-y Madame Dreyfus... Et surtout ne perdez pas l'espérance... Quant à moi, je suis persuadé de ce qu'il y aura encore des jours heureux pour vous et pour votre mari... Voyez-vous, il y a encore beaucoup plus d'espoir pour vous que pour moi, parce que moi, quoi qu'il arrive, je ne reverrai plus jamais ma chère épouse... Du moins pas en ce monde...

Et le brave colonel se détourna pour cacher les larmes qui lui montaient aux yeux...

— Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, colonel, lui dit Lucie en se levant. Je vous remercie pour le conseil que vous m'avez donné et je vous prie de m'excuser si je suis venue vous troubler dans votre chagrin, mais je ne savais vraiment plus de quel côté me tourner...

— Et moi, fit l'officier, je suis navré de ne pouvoir faire mieux que de vous donner un conseil, mais je vous jure que je ne laisserai jamais passer une occasion de prendre la défense de votre mari si l'éventualité s'en présente...

Le colonel avait prononcé ces mots sur un ton grave et solennel. Lucie comprit qu'il ne disait pas cela unique-

ment par politesse et pour la consoler, mais qu'il était réellement sincère dans son désir de venir en aide à son mari et à elle.

Après avoir pris congé de lui, elle se retira et elle se dirigea immédiatement vers le domicile de Maître Demange qui se montra assez étonné de la voir.

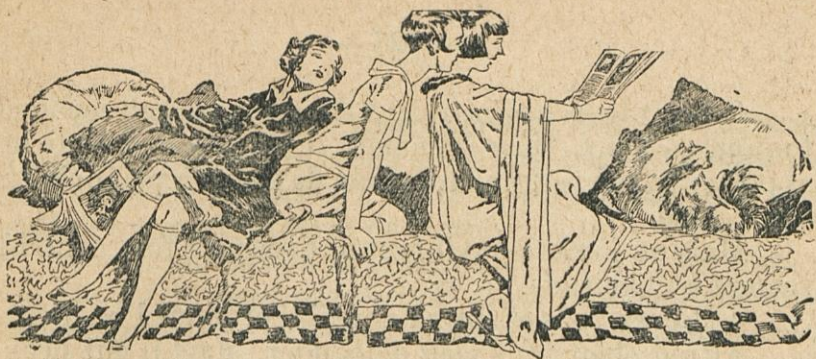
— Je me suis déjà mis d'accord avec mon collègue Laborie, lui annonça-t-il, et j'espère obtenir l'appui de Clemenceau pour qu'il se charge de publier des articles en faveur de votre mari dans son journal... De cette façon, nous réussirons peut-être à provoquer un revirement partiel de l'opinion publique...

Lucie posa quelques questions de détail et l'homme de loi lui expliqua minutieusement la manière dont il comptait agir. Quand la jeune femme le quitta, la nuit commençait de tomber.

Elle se sentait un peu ranimée, car elle avait remarqué Maître Demange paraissait un peu plus optimiste qu'à l'ordinaire et cela lui avait rendu de l'espoir. Mais son espérance n'allait pas tarder à recevoir un choc bien douloureux.

Quand elle rentra chez elle, elle trouva une lettre du vieux Pierre à qui elle avait demandé de la tenir au courant de tout ce qu'il pourrait apprendre concernant son mari.

D'une main tremblante et le cœur palpitant, elle ouvrit l'enveloppe.



CHAPITRE CVII.

LA DEPORTATION.

Depuis le jour où avait eû lieu la tentative d'évasion que nous avons rapportée, ce que le malheureux Dreyfus eût à souffrir était presque inénarrable.

Dans la casemate où il avait été enfermé et où il n'y avait aucun appareil de chauffage, il faisait un froid terrible et l'eau qui suintait avec abondance à travers les murs formait bien souvent une mince couche de glace semblable à du verglas. Le malheureux ne pouvait même pas se réchauffer en faisant un peu de gymnastique, car on lui avait mis des fers aux pieds et aux poignets. Il avait fini par tomber dans un état à demi comateux, et restait continuellement accroupi sur la paille qui lui servait de couchette, immobile et comme hébété.

Les fers qu'il portait et qui lui entraient dans la chair chaque fois qu'il faisait le moindre mouvement avaient à la longue, causé des tuméfactions d'un aspect horrible. Les pieds de l'infortuné, surtout, s'étaient gonflés d'une façon monstrueuse.

Mais il avait tellement souffert qu'il ne sentait plus rien, du moins physiquement. Sa seule préoccupation était pour Lucie ; plusieurs fois, il avait interrogé les gardiens pour leur demander ce qui était advenu d'elle, mais ils ne lui avaient pas répondu.

Les gardiens qui entraient dans son cachot venaient toujours à deux. Ils ne venaient d'ailleurs que pour lui apporter sa nourriture, une sorte de soupe à peu près in-mangeable.

Mais un jour, ils revinrent une seconde fois, contrairement à l'habitude.

— Levez-vous et suivez-nous, lui ordonna l'un d'eux.

Alfred obéit sans rien demander. Mais il eût beaucoup de peine à se lever, parce que ses membres étaient tout endoloris et paralysés par le froid. Les gardiens qui avaient l'air d'être pressés, le saisirent brutalement par les bras et l'entraînèrent avec eux, sans se soucier des gémissements de douleur qu'il ne pouvait retenir.

Tout à coup, il butta et tomba sur les dalles de la galerie. Croyant, ou faisant semblant de croire qu'il l'avait fait exprès, les gardiens se mirent à lui lancer des coups de pied pour l'obliger à se lever.

Cette lâcheté causa une telle indignation à l'ancien officier qu'il se redressa d'un bond et s'écria :

— Je vous défends de me traiter de cette façon, entendez-vous ?... Vous n'avez pas le droit de me frapper !

— Si ça ne te plaît pas, va le dire au pape ! répliqua l'une de ces brutes en lui envoyant un formidable coup de poing en pleine figure. Allons, marche !

Le pauvre martyr, qui avait les larmes aux yeux, poussa un soupir de résignation et se remit à marcher.

Les gardiens le conduisirent alors dans la pièce où travaillaient les greffiers de la prison et les employés préposés aux écritures. Ceux-ci se mirent à le dévisager avec une curiosité insolente, comme une bête curieuse, tout en échangeant des propos d'une cruelle ironie au sujet de son aspect lamentable et de sa mine cadavéreuse.

Mais tout à coup, tout le monde se tut. Le directeur commandant de la forteresse venait d'entrer. Il se dirigea tout droit vers Alfred Dreyfus, le regarda un instant de la tête aux pieds, puis il dit :

— Dreyfus, j'ai à vous annoncer que, par ordre de l'autorité supérieure, vous allez être transféré dans un autre lieu de détention... Cette mesure a été prise à la suite de votre tentative de fuite...

— Et où va-t-on m'envoyer ?

— Je ne peux pas vous le dire... Je dois seulement vous informer de ce que ce changement est censé correspondre à une aggravation de peine, ou plutôt à une punition disciplinaire que vous avez méritée par votre façon d'agir... Vous avez commis la pire des sottises en cherchant à vous évader et il est juste que vous en supportiez les conséquences...

Puis le fonctionnaire se tourna vers les geôliers et leur ordonna :

— Déshabillez-le et fouillez-le...

L'ordre fut aussitôt exécuté. Les fers du prisonnier lui furent également enlevés et ne lui furent pas remis.

Le malheureux se laissait faire sans protester. Il semblait que tout était devenu indifférent.

Sa pensée était loin de l'endroit où il se trouvait.

Il se demandait quel pouvait être l'endroit où l'on avait décidé de l'envoyer. Si ce transfert représentait une aggravation de peine, comme le directeur venait de le lui dire, dans quelle espèce d'effroyable géhenne allait-il se voir jeter ?

Existait-il donc des prisons encore pires que celle dont il allait sortir ?

Et Lucie ?... Est-ce qu'elle allait encore pouvoir le suivre là où on allait l'envoyer ?

C'était cela qui le préoccupait le plus. Sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, il se rhabilla. La voix du directeur l'arracha brusquement à ses pensées.

Quatre autres gardiens étaient venus se joindre aux deux premiers et le directeur leur ordonnait :

— Conduisez le prisonnier à l'appointement près du-

quel se trouve le navire... Mais faites bien attention pour qu'il ne prenne pas la fuite pendant le trajet...

Les six hommes se saisirent du prisonnier, l'entourèrent comme d'une clôture vivante. Puis il lui commandèrent :

— En avant... Marche !

Mais Alfred Dreyfus ne bougea plus. Il se tourna vers le directeur et lui dit :

— Est-ce que vous songez réellement à me faire sortir sans manteau par un temps pareil ?

Le directeur haussa les épaules.

— Je n'ai pas reçu d'ordre à ce sujet, répondit-il.

— Mais ceci est une...

— Assez !... Taisez-vous, Dreyfus... Vous n'avez pas à discuter, mais simplement à obéir...

Le soir commençait à tomber quand on atteignit le petit port de l'île. Malgré la pluie qui s'était mise à tomber, la plupart des habitants du village s'étaient réunis à cet endroit dès qu'ils avaient appris que « le traître » allait être embarqué pour une autre destination.

Quand il apparut, à demi mort de froid et pouvant à peine se traîner, on l'accueillit par des huées, des sifflets et des cris de mort. Il aurait sans doute été lynché comme avait tenté de le faire la populace de La Rochelle, mais la proximité du fort où cinq cents soldats tenaient garnison suffisait ici à empêcher toute tentative de ce genre.

On fit monter le prisonnier dans une chaloupe qui s'éloigna immédiatement, se dirigeant vers un navire dont on voyait confusément se profiler la sombre silhouette à quelques encâblures de distance.

En voyant ce navire de plus près, le prisonnier constata qu'il était de trop petite taille pour faire de bien longues traversées et il en conclut qu'on allait sans doute l'emmener à l'Île de Ducos qui servait à cette époque de lieu de déportation pour les prisonniers politiques.

Aussitôt arrivé à bord, il fut enfermé dans une petite cabine et laissé seul ; mais le hublot avait été obturé par une planche clouée et deux soldats montaient la garde à l'extérieur.

Dans la soirée, le navire s'arrêta dans un assez grand port au-delà duquel s'étendait une ville qui paraissait importante à en juger par la quantité de lumières que l'on apercevait.

C'était Rochefort.

Le petit navire s'était arrêté juste à côté d'un autre qui était beaucoup plus grand, quoi que d'un modèle ancien. A quelques pas de là, sur le quai, il y avait un groupe de prisonniers entourés de nombreux gardiens armés de fusils. Tous ces prisonniers étaient liés deux à deux par de lourdes chaînes et les gardiens les faisaient monter deux à deux à bord du gros navire dont les cheminées vomissaient des nuages de fumée noire.

Un peu plus loin, derrière une barrière mobile, se tenait un groupe de gens d'aspect misérable, en majorité composé de femmes dont certaines tenaient des enfants entre leurs bras.

C'étaient, pour la plupart, des parents de l'un ou de l'autre des forçats, venus, quelques-uns de fort loin, pour adresser un dernier salut à ceux qu'ils ne devaient plus jamais revoir.

C'était là, sans contredit, l'élément le plus navrant de ce triste spectacle. Quand celui pour qui ils étaient venus passait devant eux, ils lui criaient quelques paroles d'adieu en agitant des mouchoirs, et les condamnés, qui n'étaient pas autorisés à parler, leur répondaient par un signe rapide et furtif.

Quant à Alfred Dreyfus, on le fit sortir de la cabine où il était enfermé quelques minutes après l'arrivée du bateau et on le fit prestement descendre sur le quai, puis monter à bord du grand navire.

perçu.

Néanmoins, une fois qu'il fut à bord, on ne le fit pas descendre dans les entreponts comme les autres condamnés, mais on l'enferma tout de suite dans une petite cabine de sûreté qui donnait directement sur le pont et qui était réservée aux prisonniers que l'on désirait entourer d'une surveillance spéciale. Cette cabine n'était, à la vérité qu'une sorte de cage, tellement exigüe que le prisonnier avait à peine la place de s'y retourner.

— Est-ce que vous allez me faire voyager dans ce placard ? demanda le prisonnier au gardien qui se préparait à l'enfermer.

— Vous vous attendiez sans doute à ce qu'on vous donne une cabine de luxe ? rétorqua l'homme en riant.

Puis il jeta un hamac qu'un matelot venait d'apporter.

— Est-ce qu'on ne lui donne pas de couverture ? demanda le gardien.

— Il paraît qu'il n'y en a pas de disponibles...

— Bien... Tant pis pour lui... D'ailleurs, s'il crève en route ce ne sera pas une grande perte...

Sur ce, le garde referma la grille qui servait de porte à ce cachot.

Quelques instants après un jeune officier passa sur le pont. Il avait plutôt l'air d'un bon garçon et le prisonnier pensa qu'il pourrait peut-être obtenir de lui quelque adoucissement à son triste sort.

— Lieutenant ! appela-t-il.

L'officier s'arrêta, s'approcha et se mit à regarder Alfred avec un air étonné, à travers les barreaux de la cage.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Excusez-moi... Je suis le capitaine Dreyfus et...

— Ah, par exemple ! s'écria le jeune homme en s'es-

clamant. Le capitaine Dreyfus !... Eh bien, je vous présente mes respects, mon capitaine !... La prochaine fois que je passerai par ici, je n'oublierai pas de vous saluer !

— Excusez-moi, répondit le prisonnier. Je vous avais pris pour un officier, mais je vois que vous n'êtes qu'un garde-chiourme déguisé... Du moins je le suppose, à en juger par le ton sur lequel vous me parlez...

— Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ? rugit le blanc-bec en regardant le condamné avec un air de vouloir le dévorer tout vivant. Je crois que vous avez besoin d'une bonne leçon pour vous rappeler ce que vous êtes, vous, hein ?... Tâchez de vous taire et de vous tenir tranquille, autrement, ce sera pire pour vous !

Et il s'éloigna en bombant fièrement le torse.

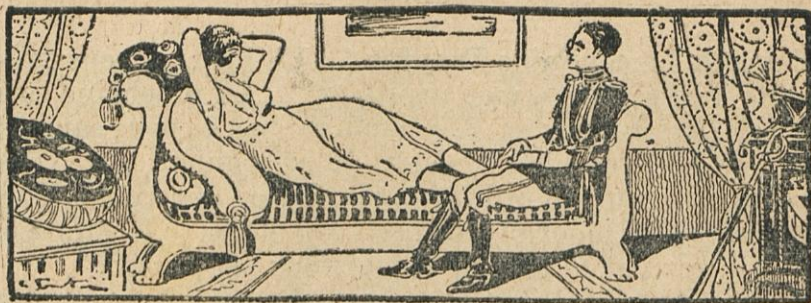
Pendant ce temps, l'embarquement des forçats se poursuivait avec la régularité d'un chronomètre et au bout d'une heure le « Saint-Nazaire » fut prêt à partir.

Les sirènes mugirent à deux ou trois reprises tandis que le pont commençait de frémir légèrement sous l'action des machines qui s'étaient mises en mouvement.

Debout sur la passerelle, le commandant lançait des ordres que répétait quelquefois son second, qui se tenait devant le porte-voix.

Enfin, le bruit des machines diminua un peu et le navire se détacha lentement du quai, dirigeant sa proue vers la sortie du port.

Un quart d'heure plus tard, il commençait de tanguer sous l'effet des vagues de la haute mer.



CHAPITRE CVIII.

LUTTE INEGALE.

Le cœur de la comtesse Clara se serrait de plus en plus à mesure qu'elle approchait de la maison de son mari et sa raison commençait à lui conseiller de ne pas faire un pas de plus.

N'avait-elle pas été offensée, blessée dans son amour propre, abandonnée, trahie de la façon la plus indigne qu'il soit possible d'imaginer ?... Son grand amour n'avait-il pas été cruellement méprisé ?

La malheureuse ne se sentait plus aussi sûre d'elle-même que quand elle avait quitté la maison de son père, deux heures auparavant.

Elle serrait nerveusement entre ses jolies mains le sac dans lequel elle avait serré les quelques billets de mille francs qu'elle venait de se faire prêter par un de ses oncles. Cette fois encore, elle avait pris le parti de son indigne époux, mais elle n'était déjà plus aussi sûre d'avoir raison en agissant ainsi.

Néanmoins, quand elle arriva devant la maison, elle n'eût qu'une brève hésitation avant d'entrer et de monter l'escalier. Au moment de sonner, elle hésita encore un tant soit peu, puis elle appuya sur le timbre en fermant les yeux, comme un désespéré qui se jette à l'eau.

La servante qui vint lui ouvrir, parut ne pas en croire

ses yeux en la voyant. Elle était tellement confuse qu'elle ne trouvait pas un mot à dire. Mais la comtesse lui fit signe de s'écarter et de la laisser passer et la jeune fille obéit passivement.

A peine avait-elle fait quatre pas dans le corridor que Clara entendit la voix de son mari qui se trouvait dans le salon et qui disait :

— Je suis content que tu sois venue, Amy !... Je me sentais tellement seul !

Esterhazy avait entendu un pas de femme dans le corridor et il avait cru que c'était Amy Nabot qui venait lui rendre visite.

Clara continua d'avancer et, quand elle apparut sur le seuil de la porte qui était demeurée ouverte, le traître faillit tomber à la renverse en reconnaissant son épouse.

— Toi ? s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Oui... Excuse-moi si je te dérange à un moment où à ce qu'il semble, tu attends une visite plus agréable que la mienne... Peut-être vaudrait-il mieux que je m'en aille tout de suite, n'est-ce pas ?

— Non, non !... Reste... protesta le misérable en lui offrant une chaise.

Puis il se mit à boutonner son dolman avec un air assez gêné, mais en s'efforçant de sourire.

— J'ai appris que tu étais allé voir mon père, commença la jeune femme...

— En effet... Mais je ne peux pas dire qu'il m'a reçu avec beaucoup de gentillesse...

Clara tenait la tête un peu baissée et ses doigts se crispaient sur le sac qui contenait l'argent.

— Est-ce que peux t'étonner, dit-elle après un moment, de ce que tu n'as pas été mieux accueilli ?

Esterhazy détourna la tête, car il ne pouvait plus supporter le regard douloureux de son épouse. Malgré son absence de sens moral, il se sentait étreint d'une sensation pénible qui ressemblait à du remords.

— Est-ce que c'est de ma faute si nous ne pouvons pas nous entendre ? dit-il enfin. Nous avons des caractères tellement différents !

Clara eut un sourire d'amertume.

— Nous aurions très bien pû nous entendre si tu y avais mis un tant soit peu de bonne volonté, lui répondit-elle. Ce n'est certainement pas à moi que tu pourrais reprocher de ne pas avoir fait tout mon possible pour sauver notre mariage de la ruine... C'est toi qui n'a pas voulu seconder mes efforts et tu n'as même pas voulu t'occuper un peu de tes enfants...

— Est-ce que c'est seulement pour me faire des reproches que tu es venue me voir ? interrompit Esterhazy sur un ton maussade.

— Non, Ferdinand... Je suis venue pour t'aider...

— Pour m'aider ? répéta le traître en fixant un regard étonné sur le visage de la jeune femme.

— Oui... Il paraît que tu te trouves dans une situation difficile et je voudrais t'aider à en sortir si cela m'est possible...

Le traître paraissait réellement ému de la noble simplicité avec laquelle Clara avait prononcé ces paroles. A ce moment, il se rendait parfaitement compte de sa propre abjection et cela le faisait souffrir.

— Clara, murmura-t-il comme malgré lui. Je ne mérite pas autant de bonté de ta part...

— Ça ne fait rien, répondit-elle doucement. — Malgré tout, tu es quand même le père de mes enfants...

Esterhazy fit une espèce de grimace.

Les enfants, fit-il en baissant les yeux. — Est-ce qu'ils vont bien ?

— Oui, ils vont bien, répondit la jeune femme dont les yeux s'étaient soudain remplis de larmes. Ils demandent souvent des nouvelles de leur papa...

Le misérable ne trouva rien à répondre. Il se sentait

terriblement gêné car, depuis que sa femme l'avait quitté, amenant les enfants avec elle, il ne s'était pas une seule fois donné la peine de demander de leurs nouvelles.

Durant quelques minutes, les deux époux gardèrent le silence.

Esterhazy avait penché sa tête en avant et il tenait ses yeux fixés sur le tapis qui recouvrait le parquet. Tout à coup, il sentit la petite main de son épouse qui serrait la sienne et il entendit sa douce voix qui murmurait :

— Reviens, Ferdinand...

— Revenir auprès de toi ? gémit le traître sans relever la tête. Ah ! Si c'était encore possible !

— Pourquoi ne serait-ce pas possible ? fit la comtesse sur un ton affectueux. Il suffirait d'un peu de bonne volonté de ta part... Nous pourrions très bien reconquérir notre bonheur qui est loin d'être définitivement perdu !

Le misérable leva enfin les yeux et il se mit à regarder sa femme avec un air stupéfait.

— Et tu me pardonnerais ? demanda-t-il sur un ton presque incrédule.

— Pourquoi pas... Puisque je t'aime ?

Esterhazy eût un triste sourire et il balbutia :

— Je ne suis pas digne de ton amour, ma petite Clara...

— Tu peux en devenir digne... Il n'est jamais trop tard pour bien faire...

— Oui... Je voudrais bien changer de vie... Mais pour celà il faudrait que je sois soutenu...

— C'est précisément ce que je veux faire... Je regrette de t'avoir quitté... Veux-tu revenir avec moi ?

Esterhazy parut hésiter encore un petit instant, puis il répondit d'une voix faible comme un souffle :

— Oui, Clara...

Les yeux de la comtesse brillaient de joie. Heureuse d'avoir obtenu le résultat qu'elle désirait, elle embrassa

affectueusement son mari et lui murmura à l'oreille :

— Je savais bien que tu n'étais pas aussi mauvais que mon père se l'imagine... Les femmes ont toujours beaucoup plus d'intuition que les hommes pour ce genre de choses... Sois tranquille, Ferdinand, tu ne seras pas malheureux avec moi... Au contraire... Tu verras bientôt que ce changement de vie te fera le plus grand bien... Je t'aiderai aussi à te débarrasser de tes dettes... En attendant mieux, je t'ai toujours apporté ceci...

Ce disant la jeune femme ouvrit son sac et en retira les dix mille francs qu'elle avait apportés.

— Esterhazy s'inclina pour lui baiser la main. — Tu es un ange, ma petite Clara ! fit-il.

De nouveau elle l'embrassa et lui demanda :

— Quand reviendras-tu auprès de nous ?

Esterhazy réfléchit un moment, puis il dit :

— Demain matin, ma chérie... Je viendrai vous chercher et nous tâcherons de commencer une nouvelle existence... Je serai pour toi le mari affectueux et fidèle que j'aurais toujours dû être pour mon propre bonheur autant que pour le tien... J'apprendrai aussi à être un bon père, je t'en donne ma parole d'honneur...

Avant de se quitter, ils échangèrent encore mille baisers et mille promesses d'amour. Et quand Clara se fut enfin retirée pour retourner chez son père, son cœur était tout débordant d'une indicible joie...

Après le départ de sa femme Esterhazy, prit place dans un fauteuil et se laissa aller à une douce rêverie. Il avait l'impression de ce qu'un voile venait de se lever devant lui, démasquant à ses yeux ravis un avenir de vie saine et honnête dont jamais auparavant il n'aurait pu soupçonner le charme.

Oui... il allait changer d'existence maintenant !... C'était décidé, fermement décidé et il n'y avait plus à revenir là-dessus... Il allait...